

## Chapitre VI

### Les idées d'Henri WALLON se précisent

Le romantisme qui n'avait pas encore gagné les enseignements de l'École normale, au regret de certains élèves, n'était pas du goût et de l'expression d'Henri WALLON, malgré les élans des enseignements de MICHELET, quoiqu' appuyés sur un solide établissement des faits d'histoire et d'analyse de leur enchaînement.

Un billet, non daté, de Louis JANNET à son beau-frère nous donne un beau message de vérité sur soi :

*« Sans vouloir déprécier le caractère particulier de ton esprit, et tu le sens bien toi-même, tu n'as pas ce brillant, cette vivacité, cette exubérance de force qui font un homme à part de celui que la nature destine à sentir, à produire ou à faire sentir aux autres ce qui est l'objet des beaux-arts. Je conclus donc qu'avec les dispositions particulières dont le fond est un esprit très droit, sentiment sûr et distinct du vrai et du bon, joint à une douce chaleur, il ne faut point porter tes études spéciales sur la Littérature, mais sur l'Histoire. Tu ajoutes toi-même une considération qui est d'un grand poids : c'est qu'il est important que « l'histoire ne soit pas professée par des gens de toute opinion » ».*

Avec ces convictions, Henri WALLON fut conscient des risques qu'il eut à encourir à ce sujet avec l'Université. Bien pénétré d'avoir à assurer son avenir encore incertain, il se décida à s'inscrire en droit, non par goût de devenir avocat, mais sait-on jamais ! :

*« Ce n'est pas que ma future profession me dégoûte, mais c'est que ce titre pourrait peut-être me servir et non seulement comme un vain titre, mais peut-être aussi d'une manière plus directe. Qui sait ? La chaire d'Histoire est très glissante -mes opinions religieuses sont bien fixées- quand je m'occuperais de politique (y pense-t-il déjà ?), elles ne seront pas sur ce sujet. Et je ne serai pas disposé à en changer pour le premier gouvernement venu. Par conséquent, je me trouverai toujours fort exposé, si je veux conserver mon indépendance. Avec ce titre, j'aurai toujours un refuge. Cependant, il est très possible que je n'en aie pas besoin ». (Lettre à ses parents, datée de 1834).*

Ne cherchant pas à jouer les étudiants prolongés, Henri se destina, par vocation, à l'enseignement de l'histoire. Mais avant de l'y voir faire ses premiers pas, voyons un temps le jeune élève vivre et réagir à l'actualité politique de son temps, au cœur de Paris.

Fin 1833, dans une lettre à ses parents, il raconta une de ses sorties dans Paris, le 26 décembre :

*« J'étais allé lundi pour voir le Roi se rendant au milieu de son État-Major à l'ouverture des Chambres. Au moment où il entrait à la Chambre, arrivait l'obélisque de Louxor sur le vaisseau qui, dit-on, l'alla chercher en Égypte. Ces bons Parisiens finiront par croire que Louis-Philippe a rendu Paris port de mer, sans qu'il lui ait fallu pour cela réaliser les gigantesques projets de Napoléon ! Du reste, je ne blâme pas du tout cela et je ne manquerai pas d'assister à l'érection de ce monument ; on dit que ce sera une merveille mécanique ! ».*



Érection de l'obélisque de Louxor à Paris sur la place de la Concorde.

En 1832, le choléra sévit dans Paris. Fébronie WALLON, déjà inquiète de la santé de son fils pour les grandes études qu'il entreprit, redoubla de craintes avec cette épidémie. À l'École normale, Henri vécut dans un milieu protégé. Il rassura sa mère :

« *Celui-ci n'attaque que la classe indigente. L'École normale étant sur la hauteur, entourée de cours bien aérées, son quartier en sera nécessairement préservé. Vous savez les soins de propreté que l'on exige des élèves et leur bon régime. Les meilleurs médecins de Paris vont journellement dans cet établissement...* ». (Lettre d'Henri à sa mère, 1832).

« *Imagine-toi que le peuple ne veut pas croire au choléra morbus, écrit Henri à sa sœur. Et, comme pour faire croire qu'il n'était pas dupe de ce bruit semé par le gouvernement pour se débarrasser de jeunes gens des écoles, dimanche dernier tout le peuple, pour ainsi dire, roulait dans les ruisseaux ivre-mort. Ainsi y en a-t-il eu une grande partie moissonnée, les jours suivants, par le choléra. On a donc été obligé de reconnaître qu'en effet, il y avait beaucoup de monde qui mourait après ces douleurs d'intestin. Qu'ont-ils imaginé ? Qu'on les empoisonne, et les voilà criant à l'empoisonneur, mettant en pièces quelques suspects et les jetant dans la Seine. Au dire de certaines personnes, il paraît cependant que les soupçons du peuple ne sont pas dénués de fondement et que quelques hommes, pour soulever le peuple, ont empoisonné, ou fait mine d'empoisonner du vin d'un marchand* ».

Les quartiers populaires, par manque d'hygiène sûrement, ont été les plus touchés. Mais pas seulement. Nombre de personnalités furent contaminées et moururent de cette épidémie : Casimir PERIER, CHAMPOLLION, CUVIER, SADI-CARNOT, le général LAMARQUE, etc. Ces disparitions furent la cause de troubles politiques et d'émeutes, autant qu'elles nourrissent l'angoisse résultant des ravages du choléra. Où situer Henri dans cette effervescence ?

Il raconta à ses parents les émeutes provoquées par les funérailles grandioses du général LAMARQUE et les rassura : il n'y était pas. Il se prononça contre ce désordre, mais également contre la répression trop dure et contre les récompenses dont le gouvernement honora la Garde nationale qui en eut la charge. Il est à relever, dans cette lettre, combien les étudiants sont effectivement surveillés à l'École normale et de voir le contraste entre l'École normale, majoritairement pour l'ordre, et l'École polytechnique, qui prit part à l'émeute...

« *Hier au soir, on criait par toutes les rues : « Vive le Roi ! À bas la République ! ». Je vous assure que la République est au fond de l'eau ! Tout le peuple que j'ai vu est transporté*

*d'indignation contre les émeutiers et il n'y a pas un coin de rue où on ne les maudisse, ce qui est une preuve qu'ils ne pourront jamais renouveler leurs attaques. Tous ont été pris et c'est le plus petit nombre. (...) Le directeur nous a félicités de notre bon esprit ! On s'est joliment moqué de sa peur ! (...) La Garde nationale n'est plus occupée qu'à se régaler : d'immenses tables sont disposées dans les serres des Tuileries et ils vont joliment expédier les bouteilles ».*

Suivit une nouvelle longue lettre d'Henri à ses parents revenant en détail sur ces émeutes. Son père, Alexandre, lui répondit une non moins longue lettre, dans laquelle il prenait le parti de l'ordre :

*« ... Mais il faut bien reconnaître que la Royauté actuelle est la seule qui puisse convenir à la France. Le retour de la branche aînée des Bourbons amènerait une catastrophe épouvantable et une guerre européenne. Pour être républicain dans la véritable acception des termes, il faut des vertus que les Français n'ont pas. La France est trop divisée d'opinions pour pouvoir établir avec succès un gouvernement comme celui des États-Unis. Le mot républicain seul fait peur aux trois quarts des Français, surtout à la classe des hommes paisibles ; le mot républicain pour eux est synonyme avec la misère, la mort. Espérons que le gouvernement de notre Roi-citoyen, le seul qui peut faire notre bonheur, ouvrira les yeux et qu'enfin il saura prendre une allure plus franche, plus énergique et digne de la nation française. Sachons dire à l'étranger que nous voulons la paix, mais que nous ne craignons pas la guerre et qu'enfin une époque soit fixée pour le désarmement, car l'état actuel des choses est pire que la guerre. On ne peut gémir sur un mauvais gouvernement, mais le meilleur patriotisme, c'est toujours d'obéir aux lois ».* (Alexandre WALLON à son fils Henri).

Écartant le conservatisme de la majorité des Français, Alexandre WALLON manifesta à son fils un *orléanisme de raison*. Se serait-il exprimé ainsi devant d'autres citoyens ? Nous n'avons pas de réponse à cette question. Quant à Henri, plus jeune, frotté de contacts avec d'autres élèves, aux idées de la capitale, il s'appuya sur le droit (pensons à son désir d'étudier le droit) et sur les enseignements de l'histoire : l'insurrection ne se justifie-t-elle pas quand les lois sont violées ? Il exprime son indignation de voir les blessés non soignés, annonçant une révolte bien plus forte et qui serait justifiée... :

*« Je me doutais bien que vous désapprouveriez, comme tous les hommes modérés, le mouvement qui a eu lieu dans ces journées des 5 et du 6, mais je suis étonné que vous les désapprouviez en renversant de fond en comble les principes qui légitiment la révolution de Juillet (1830). Vous dites que, dans aucun cas, il n'est permis de se révolter contre le gouvernement. C'est bien là ce que doit proclamer tout gouvernement au pouvoir. Charles X pouvait le dire sans inconséquence, mais il n'en est pas de même de Louis-Philippe qui gouverne d'après le principe : que l'insurrection est le plus saint des devoirs quand les lois sont violées. Aussi, autant je trouve qu'on a eu tort de commencer l'émeute le 5, autant une révolution me semblerait juste quand les lois sont despotiquement violées, la Charte abrogée. Charles X avait au moins pour lui l'article 14 qu'on a reconnu publiquement comme très ambigu (celui de faire les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de l'État). Mais quand il est dit dans la Charte que les cours prévôtales ne pourront jamais être rétablies sous quelque prétexte et sous quelque dénomination que ce soit, est-il permis d'établir des commissions militaires, de leur donner une portée rétrospective ? C'est une violation manifeste et s'il ne se rend pas (Louis-Philippe) aux justes réclamations, la révolution sera peut-être encore plus forte qu'en juillet ; mais, de plus, n'est-il pas infâme d'ordonner, en vertu d'une ordonnance de 1600, à tous les médecins de traiter lâchement tous les blessés qui se confiaient à leurs soins ?*

*En vérité, jamais, jamais je n'aurais attendu rien de semblable du gouvernement et si la République ne devait pas venir à la suite d'une révolution, si je ne détestais pas autant la République, j'applaudirais très fort à une révolution. Toutefois, je vous le répète, ne craignez pas que je m'en mêle jamais, car j'aime mieux tout qu'une République au bonnet rouge, celle qui nous menace... ».*

Cette réponse d'Henri à son père en 1833 doit rester présente à notre esprit de lecteur de sa vie pour comprendre au plus près les choix qui furent les siens lorsqu'il entra en politique et qu'il s'y maintint durablement, quitte à être abondamment critiqué pour ses positions - perçu souvent à tort comme des changements de position - par ses contemporains.

La conception d'Henri WALLON est déjà, en matière de régime politique, au sortir de l'École normale, non pas un républicanisme viscéral, mais une préférence pour un régime -une République ? - qui respectât la *Res publica*, la Chose publique, l'intérêt général. S'il n'incrimine pas la personne du Roi des Français, ses façons d'agir ou de cautionner ce que fit alors son gouvernement était pour lui parfaitement condamnable.

Pour préciser encore la pensée du jeune normalien, relisons une lettre à ses parents, écrite en décembre 1832 ou janvier 1833, à propos d'un procès intenté aux ministres de Charles X, procès qui s'ouvrit le 15 décembre. Ce procès provoqua une grande effervescence au sein de la jeunesse des grandes Écoles (Normale et Polytechnique) :

*« D'après ce que j'ai entendu dire par les personnes qui lisent les journaux (Henri n'en prend pas le temps...), et assistèrent aux séances, il paraît que les accusés se conduisirent encore plus indignement qu'on ne l'a rapporté. Du reste, c'est le genre, parmi les étudiants, d'approuver tous ces excès. J'ai entendu même dans l'École s'extasier sur la Convention, appeler SAINT-JUST un homme pur ! Quant à moi, je ne me mêle jamais à toutes les disputes, je crois que c'est le plus sage parti ».*

En résumé, la Révolution et ses acquis, oui ; mais pas les excès de ses conséquences.

Henri WALLON, de 1872 à 1884, revint plus tard, par un travail d'investigation dans les archives de la Révolution, travail méticuleux et inédit jusqu'alors, sur la perception qu'il eut des faits d'histoire militant pour la liberté dans toutes ses composantes.

Tel fut le jeune étudiant, grave et doux, sensible et résolu, fidèle en amitié et finalement résolument combatif.

*(à suivre)*

[\*Episode précédent\*](#) - [\*Episode suivant\*](#) - [\*Retour à l'accueil\*](#)